

## La part maudite des artistes

Pierre Raphaël Pelletier

Number 64, November 1991

Arts visuels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42491ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Pelletier, P. R. (1991). La part maudite des artistes. *Liaison*, (64), 16–19.

# La part maudite des artistes

J'aimerais bien vous dire d'où les artistes viennent vraiment. Avec quelle absence ou présence ils et elles ont marqué leurs oeuvres, leurs fréquentations hasardeuses auprès de collègues de leur discipline ou de leur invention. Montrer leurs prises réelles sur les matériaux, les êtres, les choses, sur tout ce qui bouge. Les suivre là où les lieux sont dérives, configurations étonnantes, arabesques théoriques. Écrire cela à la manière d'un texte traçant finement les distanciations et les rapprochements possibles entre leurs voirs et nos désirs.

J'aimerais bien vous dire que tout ce qu'il y a à penser sur ces gens de création relève de textes campés dans une histoire de la manifestation artistique et de ses vivacités particulières en Ontario français.

Faute de tout cela... je m'en remettrai à l'évidence de leur faire, à leur appartenance farouche aux langages du monde (au concept de culture première/culture seconde chez Fernand Dumont). Et presque en même temps aux langages insistants de nos réalités, de leurs réalités où l'urgence du faire se mêle aux instantanés des cultures (minoritaire/majoritaire, urbaine/rurale, etc.); aux brassages sans précédent en cette fin de siècle où se jouent toutes nos actualisations.

## Une cécité collective

Ils sont bien éveillés. Elles sont bien éveillées. Leurs gestes brillent d'un credo simple qui dépasse les modes, les circuits, les mises en marché rapides, les publicités artistiques bien bordées par quelques mentors puissants de la « mondanité » culturelle. Leur credo s'articule dans l'espace qui se rapetisse à chaque fois que l'on oublie que ces gens sont là, pour rester, avec ou sans histoire de musées.

Pierre  
Pelletier

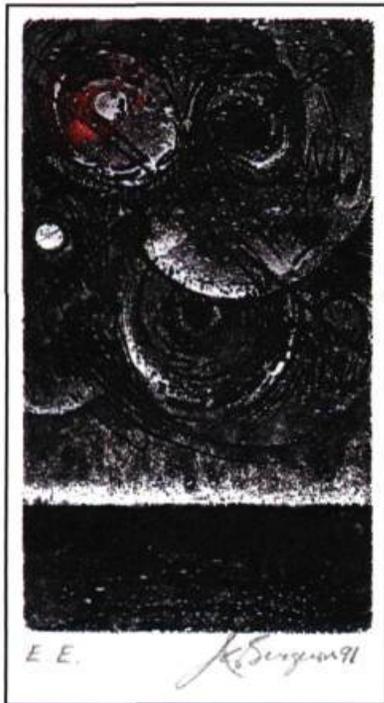
Les vraies sources de ce que les artistes peignent, sculptent, créent des matériaux les plus divers (opaques, volatiles, transparents, éphémères), nous les trouvons à la claire fontaine du présent à faire en fonction de quelque chose d'essentiel. Si souvent coincés entre les voies que nos hésitations nous portent à piétiner, à cacher, à recommencer, les artistes, de par leurs pratiques, nous indiquent le lieu à venir de nos collectivités.

Leurs doutes, leurs interrogations si souvent pertinentes ouvrent toutes grandes des intimités rassurantes, à partager, devant les ruptures temporelles, les espaces que nous mettrons probablement des années à parcourir. Leurs passages à travers ces territoires sont les éléments dont nous vivrons tôt ou tard.

Mais alors? Pourquoi ne les voyons-nous pas plus que ça? Pourquoi les voyons-nous si difficilement, si partiellement à l'occasion? Pourquoi tant de cécité collective autour de leurs travaux? Tant de refus à les voir venir aux réalités convulsives qui finissent par être les nôtres à l'instant où nous les saisissons toutes entières, éternellement?

De toutes leurs émotions, les artistes donnent formes, textures, odeurs et fracas à des inachèvements magnifiques, à des savoirs

qui annoncent les luminosités d'un siècle à risque. En ce sens, et radicalement en ce sens, les artistes rejoignent les démarches de leurs collègues du monde entier. Tous et toutes affirment leur foi dans les forces de la vie, dans une cohérence universelle renouvelée. Et c'est précisément parce que les artistes francophones de l'Ontario en sont rendus là, parce qu'ils et elles sont de ce temps, toujours de ce temps - comme tout artiste l'est d'ailleurs - que la majorité d'entre nous ne les voyons pas, que nous ne les



Jean-Claude  
Bergeron  
**Sans titre**

E.E., 1991  
eau-forte  
28 cm sur 21 cm

sentons pas, que nous ne les croyons pas. Et ce, généralement, pour un bon bout de temps, pour un bon moment, jusqu'au jour où nous arrivons de peine et misère à nous dépouiller des quotidiens, des banalités à vivre, des clinquants qui gommant nos yeux, nos vies, nos amours et leurs oeuvres.

Eh oui! c'est ça la part maudite qui est la leur. Ce sont les refus instinctifs, spontanés, virulents que nous éprouvons face aux bouleversements que les artistes nous proposent, face aux doutes, aux désirs dans la chair des perceptions. C'est la peur d'avancer, la peur multiforme dont parlait Borduas et bien d'autres créateurs encore. C'est la peur que les artistes puisent en eux-mêmes, comme si elle était leur, pour nous libérer tous et toutes de cette peur multiple devant la vie, devant nos vies trop souvent fragmentées pour arriver ultimement à vivre nos cultures.

D'ailleurs, la culture d'un groupe qui ne réussit pas à transformer ce refus de l'art en une possibilité d'ouverture à d'autres réalités de temps et d'espace meurt à plus ou moins brève échéance. L'écart entre l'activité artistique et son accueil existe toujours, et ce, malgré les forces en présence, soit les réseaux culturels - galeries, musées, institutions - qui tentent de rendre les produits de l'activité artistique accessibles au plus grand nombre. Il arrive parfois, dans cet effort de démocratisation de l'art, que ceux et celles qui sélectionnent et déterminent quelles oeuvres d'art seront diffusées, font preuve de choix qui renvoient à des grilles de lecture, à des néo-académismes qui paralysent la culture et les changements qu'impose une pratique artistique en ébullition. Heureusement qu'au delà des modes, des intellectualismes, des écoles de pensées, des standardisations, des comportements appris, le temps finit par décaper tout cela et par rendre l'oeuvre d'art à sa véritable pulsion, celle de la créativité en tout temps.

Toute cette dialectique de l'affirmation de l'art, de sa négation, de son intégration éventuelle, donne lieu, en milieu minoritaire, à l'affirmation amplifiée de la nécessité d'une liberté individuelle qui doit pouvoir se retrouver dans une liberté collective trop souvent masquée ou niée. Ainsi, les artistes de l'Ontario français nous guident, dans la mesure où nous nous ouvrons à leurs pratiques, vers d'extrêmes délivrances.

## Il faut les nommer

Nommer n'explique rien. Nommer n'épuise en rien les possibilités de leurs oeuvres. Mais malgré tout ce que l'on peut dire d'intelligent là-dessus, nous devons les nommer et les renommer afin d'annoncer une présence éventuelle à leurs pratiques.

Des noms... je vous en donne quelques-uns en vrac. Avec des mots. Pour dire que ces gens sont là. Bel et bien là!

Voyez ce Jean Bélanger,  
ses questions  
qui tenaillent de façon brillante  
des ambiguïtés sculpturales.  
Richard Lachapelle, ses peintures liquides,



Richard  
Lachapelle  
**Papillon  
de nuit**  
5 de 22  
sérigraphie  
Collection  
De La Salle

ses peintures sublimes  
qui nous aspergent de partout.  
Les rires si fins de Marc Charbonneau,  
ses bêtes fragiles aux engouements  
quelquefois bizarres.  
Les débordements des vues  
à fleur de peau  
d'Anne-Marie Bénéteau.  
L'amour des matériaux  
où éraflures, fissures, échancrures

se mêlent aux concepts maniés  
par un Miguel Berlanga superbe.  
La silencieuse et percutante  
Anne-Marie Emond,  
ses profondeurs organisées  
en autant de grands jeux  
savamment peints.  
Yves Larocque, penseur à la limite,  
aux écritures du visuel.  
Des architectures puissantes,  
doublées de souffle de vie  
plongeant au coeur  
de ce que nous sommes,  
une Sylvie Bélanger  
en éveils hérissés.  
Les signes impératifs,  
les émotives incessantes,  
allusives et prenantes  
d'une Ginette Legaré.  
Adrien Asselin  
et ses exubérances insomniaques  
au-dessus d'espaces  
qui nous avalent.  
Joseph Muscat aux intensités  
suaves, oniriques.  
Les expérimentations  
bondissantes  
du dedans-dehors  
et un Robbert Fortin perspicace.  
Des dessins et autres affaires  
ouverts à la terre,  
à tous ces cieux  
qu'elle capte en couleurs,  
Calère Boudreau,  
si disponible à l'immensité.  
Laurent Vaillancourt,  
tisserand aux cables d'acier  
qui s'échappent vers le large.  
Tenace et coriace, Luc Robert,  
Sudbury, mes amours,  
aux couleurs solides.  
L'évidence critique  
de Jean-Claude Bergeron  
et de ses gravures.  
La transparence  
multipliée des rêves,  
des parfums anonymes,  
Louise Latrémouille qui se donne  
aux voies alternatives.  
Dans les alliances et alliages  
le plus divers,  
un Denis Lalonde rigoureux.  
Henriette Ethier, ses boîtes  
en temps volage,  
en temps clément,  
en temps touffu et amant.

Une poésie pure pour l'oeil,  
 un Michel Galipeau surprenant.  
 Anne Bertrand  
 dont l'énigmatique regard  
 bafoue les prises de l'oeil  
 les mieux ancrées.  
 Pierre-Paul Cormier,  
 ses peintures  
 pleines de sensibilités,  
 de brûlures intouchables.  
 Les éclatements toujours plus vifs  
 d'un Clément Bérini.  
 Les images-réseaux  
 où les villes échappent  
 à leur lourdeur  
 dans une gaieté  
 fidèle aux envers du décor,  
 Yvan Dutrisac imperceptible.  
 Des rondes symboliques,  
 une Danielle Tremblay  
 omniprésente.  
 Yvonne St-Onge,  
 les vertiges en songes  
 superposés.  
 L'irrépressible  
 fascination d'objets,  
 un François X. Chamberland,  
 réversible et pertinent.

Et toutes ces images à l'instant de  
 ceux et celles que je n'ai pas nommés,  
 aux audaces, aux calembours fulgurants;  
 toutes ces images habitées de  
 la passion de tout leur corps.

### Et leur histoire parlera...

Il y a maintenant vingt ans, trente ans, que les artistes francophones de l'Ontario font et défont avec une vigueur éclatante la vision des choses, des êtres, afin que nous puissions effacer les rides d'un espace où l'on peut se voir encore mieux. Et chaque fois que nos artistes se déploient, on croirait voir leurs gestes emprunter ceux de nos divinités que l'on ignore ou que l'on tue. Voyez les mouvements de leurs oeuvres qui précèdent le meilleur de nos mondes. Voyez la lente cérémonie de leur style qui mime l'abandon à toutes les possibilités de l'imagination créatrice. En s'y laissant prendre, en se laissant aller à leurs peintures, à leurs sculptures, à leurs émouvances, nous

atteignons l'espace de vie de nos émotions les plus profondes. Et c'est de ces émotions que naissent les véritables histoires.

Les artistes de l'Ontario français auront ainsi leur histoire un jour. Et leur histoire parlera de la part maudite qui aura été la leur, qui est celle de tout artiste authentique, la part de la solitude quelque-

Henriette  
 Ethier  
**L'intimité  
 divine**  
 maquette, 1988



Calère  
 Boudreau  
**In darkness  
 then our  
 breath so  
 still**  
 acrylique sur  
 papier, 1985  
 200 cm sur 268 cm



fois tragique dans l'insituable instant de la création... Pour que nous tous et toutes éventuellement, collectivement, nous puissions en faire notre histoire et nous y redécouvrir.

La part maudite des artistes d'expression française en Ontario n'est autre, au fond, que la part sacrée et combien utile de toute destinée qui dure et durera toujours.